Confitures

Les petits fruits avaient poussé au jardin contre la barrière de béton qui nous sépare du Crêt-du-Puits. Il y avait de belles grappes de raisinets, des groseilles grosses comme le pouce et parfaitement mûres, avec leur peau duvetée et leur chair croquante, et les cassis avaient pris leur couleur de maturité, violet noir. La cueillette de ces fruits modestes n'était pas pour nous enchanter. Les groseillers piquaient, il n'y avait que peu de place sous ces arbustes que jamais l'on ne taillait, et ces petits fruits ne se mangeaient même pas avec plaisir, mis à part les groseilles bien mûres. Nous ne pouvions pourtant pas laisser tout le boulot à notre mère qui en avait déjà par-dessus la tête, quoique en fin de compte elle cueillerait dix fois notre part. Nous n'avions aucune patience, à vrai dire, et il fallait que ça soit fini avant même qu'on ait commencé !

Le temps des confitures... Ma mère avait un pressoir à vis manuel. Du jus rouge coulait dans les bassines. La cuisine sentait le sucre et les fruits écrasés auxquels on avait mêlé quelques framboises de jardin cueillies à côté du garage, bien mûres, fourrées aux petits vers blancs. Un sac de jute contenait ces petits fruits dont les grains, sous l'action de la partie supérieure qu'actionnnait la vis, éclataient en libérant leur jus clair. Il en coulait des saladiers pleins qui donneraient autant de gelées. Ça cuisait dur sur le potager de bois sous lequel l'hiver se tenait la Minette, une chatte de douze ans, farouche, toujours prompte à griffer, que nous aimions profondément quand même. Elle était la mère du Jojo, également une chatte, en dépit de son nom curieux et qui lui survivra longtemps, inouïe dans sa paresse permanente, elle qui ne fut guère plus qu'un corps mou et sans grâce, avec de longs poils emmêlés, dont l'occupation principale était de se tenir à l'arrière du fourneau surchauffé de la petite chambre grise.

Les marmites étaient remplies à ras bord. Ça cuisait à gros bouillons, ça giclait partout. L'évier était rempli d'ustensiles collants. Des abeilles allaient et venaient qui s'en mettaient plein leur besace. Le grand jour des confitures nous préparait des gelées pour tout l'hiver. Nous la mettrions sur nos tartines de pain gris. J'en étais un grand amateur. Si je les alignais, me disais-je, arriverais-je depuis chez nous jusqu'au contour du cimetière du Lieu ? Des gelées

certes un peu insipides, mais préférées, et de loin, à la confiture aux pruneaux dont les peaux ne passaient pas. Rien à faire, ces fragments noirs et durs à la dent me répugnaient.

Tas de sucre, fruits écrasés, ma mère qui va et vient dans notre cuisine, qui vide, qui presse, qui met des cellophanes ; qui colle des étiquettes, aligne des pots par dizaines qu'elle mettra ensuite au fond du buffet, c'est l'époque pleine et chaude de mon enfance ; c'est aussi le temps du grand jardin et des dix à douze arbres à petits fruits. Il me semble qu'en ce temps-là, nous voyions toujours très grand. Il est vrai que nous étions sept à table, car il ne faut oublier alors que chaque année nous avions un ouvrier italien qui venait aider mon père à la laiterie.

.

Ô ma mère, te voilà surprise dans tes activités ordinaires de la vie, comme ici confectionnant des confitures au cerises. On voit sur une étagère les boîtes à café. Sais-tu que celles-ci, je les ai gardées. Précieusement. Mieux que d'autres objets, pour moi, elles témoignent de cette époque, de ce temps vrai comme je le dis souvent alors que cela ne pourrait rien dire à personne. On se comprend et c'est déjà quelque chose !

Notre mère n'aurait sans doute pas été trop contente de figurer dans ce Patrimoine immatériel des Charbonnières. Souvenons-nous pourtant que le temps passe vite et que d'en saisir quelques parcelles ne peut qu'être un acte de respect et non de profanation. On recevait chaque année des cageots pleins de cerises que mettait à notre disposition à un prix réduit la régie des alcools. La confiture aux cerises faisait donc partie de notre alimentation de presque tous les jours. Tout se prépare sur une vieille cuisinière qu'il y avait alors dans la cuisine. On peut très bien penser que ce n'est pas le luxe qui fait forcément le bonheur.

Nul ne pourra dire que ce n'est pas appétissant !